

DISCOURS ET ENONCIATION : L'ESTHETIQUE AU CONFLUENT DE L'IDEOLOGIQUE DANS LE ROMAN BEUR

Radouane ENOUALI⁴⁶

Université Mohammed Premier

E-mail : enoualiradouane@gmail.com

Résumé : Le roman beur se veut un texte littéraire qui véhicule l'identité culturelle des enfants d'immigrés issus de la banlieue, donc, il est né à partir d'un milieu socio-culturel qui se caractérise par la présence d'un code - switching qui favorise le passage d'un langage à un autre dans une même conversation ce qui caractérise la structure linguistique de la société dite de banlieue.

Les mots clés : beur – sociolinguistique – procédés esthétiques – identité

The "beur" novel aims to be a literary text that conveys the cultural identity of immigrant children from the suburbs. It originates from a socio-cultural environment characterized by the presence of "code-switching," which facilitates the shifting between languages within the same conversation. This linguistic structure is typical of the so-called "suburban" society.

Keywords: beur – sociolinguistic – stylistic devices - Identity

Cet article vise à élucider les mécanismes sociolinguistiques dans le roman beur, ainsi notre réflexion portera sur l'utilité de la langue, c'est-à-dire penser la langue dans sa dimension pragmatique dans le roman beur et pour se faire nous avons choisi deux romans beur du Faiza Guène à savoir *kiffe kiffe demain* et *un homme ça ne pleure pas*. Notre intérêt portera sur le langage des beurs comme étant un positionnement identitaire qui reflète tout un aspect culturel caractérisant la vie en banlieue.

Outre le volet sociolinguistique que nous allons aborder, il y a aussi le côté esthétique qui caractérise l'écriture de l'écrivaine et qui fera l'objet de notre analyse, donc, nous essaierons à partir de cet article de s'attaquer aux procédés dont use l'écrivaine pour transmettre son discours idéologique et notamment l'ironie, ainsi, la question qui se pose à cet égard est la suivante : quels sont les différents procédés esthétiques et linguistiques utilisés par l'écrivaine pour mettre l'accent sur les phénomènes sociaux de la banlieue comme étant un milieu socio-culturel des beurs ?

1- Le langage des beurs comme positionnement identitaire

Le langage utilisé et même inventé par les beurs est lié, bel et bien, à cet entourage socioculturel dit de la banlieue où s'installent et s'interagissent les beurs entre eux, c'est un moyen de communication particulier caractérisant cette société, il est aussi comme l'un des composants identitaires des beurs. Dans ce contexte, nous pouvons postuler qu'il y a vraiment une relation étroite entre la langue et la société. En effet, la langue se

⁴⁶ doctorant en Laboratoire : littérature générale et comparée, Faculté des lettres et des sciences humaines Oujda – Maroc

présente comme un miroir qui reflète les différentes manifestations et particularités culturelles d'une société :

Et c'est également l'évidence, que la langue est [...] le miroir de la société, qu'elle reflète la structure sociale dans ses particularités et ses variations et qu'elle est même par excellence l'indice des changements qui s'opèrent dans la société et dans cette expression privilégiée de la société qui s'appelle culture. (Emile BEVENISTE, 1974 : 92-93).

Donc, c'est grâce à ce langage, qui est loin d'être accablé par des normes linguistiques rigoureuses, que nous pouvons passer de la littérarité qui doit caractériser l'œuvre littéraire à la socialité caractéristique du beur et qui fait l'esthétique de cette littérature, c'est-à-dire, il est intéressant d'établir ce rapport entre l'histoire racontée et l'aspect socioculturel d'où cette dernière émane :

Par ailleurs, l'œuvre «étant un langage qui est un système dans son histoire », elle ne doit pas être interprétée comme un objet détaché du monde ; car sa forme (le système d'écriture qui y fonctionne) est « une forme-histoire » dans la mesure où elle entretient nécessairement certains rapports avec le contexte culturel où elle intervient d'où la nécessité pour la critique de tenir compte de la « sociologie des formes (Abdellah MEMMES, 1992 : 25).

Il est intéressant de dire que ce langage, qui caractérise la société beure, est marqué par l'utilisation du verlan qui caractérisait la langue populaire des années quatre-vingt, cette dernière connaissait son paroxysme avec le commencement de la littérature beur, ainsi :

Une originalité de la langue populaire des années quatre-vingt est la vogue du verlan (autrefois vers-l'en du mot «l'envers», formation du langage à «l'envers » qui appartient à une ancienne tradition voyoute. Le verlan est un argot codé dans lequel on inverse les syllabes des mots. Les jeunes des cités des banlieues parisiennes où le verlan a succédé au patois parisien ont formé de nombreux termes en verlan dont les plus courants apparaissent dans le roman beur (Michel LARONDE, 1993 : 52)

Le choix du langage et précisément l'argot, au lieu de la langue française codée, n'est pas anodin, car celui-ci permet à l'écrivaine de s'exprimer librement pour vider tous les traumatismes de son esprit, aussi il convient de mentionner que le langage dont nous parlons est « un langage pour tout dire»(Roland BARTHES,1972 : 62) dans le même contexte, l'écrivaine a eu recours à ce type de langage car il permet l'utilisation d'un style oral lié au parler des beurs « les écrivains d'aujourd'hui le sentent :pour eux, la recherche d'un non-style, ou d'un style oral, d'un degré zéro ou d'un degré parlé de l'écriture, c'est en somme l'anticipation d'un état absolument homogène de la société ».(Roland BARTHES, 1972 : 62)

Donc, le langage des beurs permet à l'écrivaine d'utiliser un amalgame de langues qui relève de son identité linguistique, donc ce que nous allons discerner c'est bien l'esprit de la folie qui se traduit dans les expressions utilisées pour transmettre un discours et mettre en exergue tout ce qui occupe son esprit, c'est-à-dire le langage dont use l'auteure est donc :

Un langage de la folie et non sur la folie [...] puisque c'est ainsi que l'auteur joue de la langue, en utilisant le verlan et prenant les mots à revers. Et si l'envers des mots est à double-tranchant, c'est aussi une façon de donner une voie à ces fous de vie, à ces oubliés de la cité, à ces exilés. (Najib REDOUANE, Yvette BENAYOUN-SZMIDT, 2012: 239).

Pour bien discerner ce rapport qui existe entre le langage et le milieu socioculturel des beurs, il est indispensable que nous ayons recours aux corpus pour que nous puissions en tirer quelques exemples et procédés que l'écrivaine a utilisés tout au long de ces deux récits. En fait, parmi les procédés linguistiques dont l'écrivaine se sert sont l'argot, l'emprunt et l'alternance codique ou ce que nous appelons communément en anglais « code-switching » qui signifie, selon le dictionnaire Larousse, *action de changer de langue pendant un discours ou une conversation, surtout pendant des conversations entre plusieurs personnes bilingues*. Dans notre travail nous allons nous appuyer sur le dictionnaire Larousse pour l'explication des mots argotiques.

Ainsi, pour nous transmettre que, dans la culture maghrébine, c'est la maman, en tant que noyau de la société, qui prend soin de la vie de ses enfants à tel point qu'elle prend en charge la responsabilité de les faire marier, l'écrivaine utilise le mot *daronne* en argot, qui signifie la maman, plus le mot *winner* qui désigne en anglais celui qui gagne ou un gagnant, ainsi elle nous montre la joie de la mère de Hamoudi, laquelle a réussi à marier tous ses enfants « *C'est la mère d' Hamoudi qui doit être contente[...]Elle aura réussi à marier tous ses enfants «Dernier niveau atteint. Bonnus. Vous êtes un winner»Elle a rempli sa mission la daronne. » (Faïza GUENE, 2004 :165).*

L'argot est aussi le moyen à partir duquel émane la subjectivité de l'écrivaine qui a tellement souffert de la négligence du père qu'elle souhaitait être un garçon, pour exprimer ceci, l'écrivaine se sert de trois synonymes du mot « fille » en argot : *gonzesse*, *nana* et *meuf*, elle déclare ostensiblement « *j'aurais bien aimé être un garçon. Mais bon, il se trouve que je suis une fille. Une gonzesse. Une nana. Une meuf quoi. Je finirai par m'y habituer » (Faïza GUENE, 2004, 170).* Ainsi, il convient de mentionner à cet égard que « *le langage est donc ici utilisé comme parole, converti en cette expression de la subjectivité instantane et évasive [...]* La langue fournit l'instrument d'un discours où la personnalité du sujet se délivre et se crée. » (Emile BENVENISTE, 1966 : 77-78).

Dans le même contexte, la vie pénitentiaire des beurs est fort évoquée dans ce roman qui traite « *de discours carcéral [...] comme prédisposition naturelle, comme norme qui reflète la dangerosité de certains groupes sociaux» (selon des critères appartenant à l'architecture du Pouvoir : économie, éducation, légalité, ethnicité » (Michel LARONDE, 1993, 130)* ainsi, Pour discerner ce point lié à l'incarcération, l'écrivaine a utilisé, au lieu du mot « *prison* », son synonyme en jargon « *zonzon* », c'est ainsi que tante Zohra, la mère de Youssef, lequel fut prisonnier à cause de la drogue, raconte à la maman de Doria comment son fils commence à adopter des idées extrémistes : « *elle a dit à Maman qu'il commence à tenir des discours très extrémistes [...]Il a dû rencontrer des gens étranges en zonzon. » (Faïza GUENE, 2004 : 171) .*

Toujours en liaison avec ce phénomène de la drogue qui ronge le tissu social des beurs dans la banlieue, l'écrivaine a eu recours à des mots empruntés à l'anglais pour véhiculer l'idée de la vente de drogues : « *Hamoudi, grâce à Lila, est sortie de sa mauvaise passe. Il a trouvé un nouveau travail : vigile à Malistar, la petite supérette d'en bas de chez moi. Mais c'est en attendant de trouver autre chose et d'arrêter enfin le deal. » (Faïza GUENE, 2004 : 152),* ainsi, et selon Larousse, le mot *deal* est emprunté à l'anglais argotique, il signifie la vente de drogues.

Outre les emprunts à l'anglais qui sont nombreux dans le récit, l'écrivaine déploie aussi les emprunts à l'arabe pour mettre l'action sur quelques aspects de l'identité culturelle des beurs, ainsi l'exemple que nous pouvons citer ici est celui qui concerne le maquillage de la femme maghrébine et notamment les produits cosmétiques traditionnels qu'elle utilise. A l'occasion de la nouvelle rentrée scolaire au lycée, la narratrice nous raconte

comment sa maman a embelli ses yeux de l'antimoine : « *pour qu'on voie mieux mes yeux, Maman me les a entourés de kból* » (Faïza GUENE, 2004 : 157), le *kból* est un mot emprunté à l'arabe qui désigne l'antimoine qui est une poudre cosmétique utilisée pour maquiller les yeux des femmes.

A l'instar du premier roman, le deuxième roman de Faïza Guène est marqué par une pratique langagière basée sur l'argot et des emprunts à l'arabe dialectal et à l'anglais, il est indispensable de signaler que ces variations linguistiques dont se sert l'écrivaine constituent une reconstruction identitaire, culturelle et linguistique mise en place par les beurs au sein de la banlieue.

L'utilisation de l'argot n'est parfois que le reflet de l'état d'âme de l'écrivaine. pour exprimer, par exemple, son point de vue et notamment son indifférence à l'égard du mariage, l'écrivaine, et à travers la voix de Dounia la sœur du narrateur Mourad, nous fait part de son refus du mariage en utilisant le verbe *se fiché* qui désigne être indifférent envers quelque chose ou quelqu'un, ainsi Dounia fulmine : « *je m'en fiche j'e me marierai jamais, de toute façon* » (Faïza GUENE, 2014 : 19). Dans le même ordre d'idée, l'écrivaine utilise des mots argotiques pour mettre l'accent sur un phénomène social très répandu chez les beurs, celui qui concerne le recours aux astuces souvent déloyales et illégitimes pour parvenir à décrocher un visa étudiant, l'expression utilisée ici est *magouille* qui désigne, dans l'exemple que nous allons citer, des œuvres douteuses ou illégales. Ainsi, Mourad nous parle de son cousin Miloud qui a eu recours à ces astuces pour avoir ce visa étudiant « *Miloud a continué son récit des heures durant. Il m'a raconté les petites magouilles pour obtenir le visa étudiant.* » (Faïza GUENE, 2014 : 126).

Il est important de dire que le verlan est fortement présent dans ce roman, l'écrivaine mène aussi une réflexion sur la relation instable et tendue entre les beurs et leur professeur en classe, le narrateur nous met devant une scène de conflit entre lui et un élève d'origine arabe qui s'appelle Mehdi Mazouani, ce dernier est l'exemple de l'élève rebelle qui ne respecte pas ses professeurs. Ainsi, il interpelle son professeur : « *tu vas faire quoi ? Il est sérieux, lui, là ? Tu crois j'ai reup de toi ou quoi ? Allez saluuuut ! V'z, rends pas ouf* » (Faïza GUENE, 2014 : 247).

Donc, nous sommes devant un procédé de déformation linguistique, l'écrivaine a mis à l'envers le mot *peur* qui est devenu *reup* ainsi que le mot *fou* qui est devenu *ouf*, il faut mentionner que cette déviation linguistique n'est que l'effet d'une situation difficile vécue par les beurs et qui se manifeste dans la difficulté de l'intégration de ces derniers dans la société française.

Les emprunts à l'anglais sont aussi fréquents que dans le premier roman et traitent du même thème, c'est-à-dire qu'ils évoquent le domaine de la consommation des drogues dans l'environnement social des quartiers populaires des immigrés. Le mot que l'écrivaine utilise cette fois pour nous transposer la situation désastreuse des immigrés qui s'adonnent aux drogues, c'est *sniffeur* qui est dérivé du verbe *sniffer*, (de l'anglais *sniff* «renifler», qui signifie le fait de consommer généralement une drogue par le nez. En fait, lorsque Mourad avait reçu son affectation comme professeur stagiaire dans une région parisienne et au cours d'une discussion avec sa sœur cadette Mina, à propos de sa résidence provisoire chez son cousin Miloud, cette dernière a donné son avis sur les comportements du cousin Miloud, elle déclare : « *C'est sérieux ? Vous parlez de Miloud ? Miloud le sniffeur de colle ?* » (Faïza GUENE, 2014 : 71).

Il est judicieux de dire que ce roman est riche d'emprunts à l'arabe, et parmi ceux-ci, nous pouvons citer à titre d'exemple des emprunts qui relèvent du champ sémantique de la religion. En fait, le mot qui a attiré notre attention le plus, c'est *hamdoullah*, selon Larousse, cette expression signifie *louange à dieu*, elle est aussi une formule par laquelle les musulmans expriment leur gratitude à Dieu, leur satisfaction d'un événement ou d'une affaire qui tourne bien. Le contexte dans lequel est utilisée l'expression, c'est lorsque Mourad passe un coup de téléphone à sa sœur Mina pour demander des nouvelles sur la santé de son père qui souffrait d'une hémiplégie, ainsi la réponse de Mina était : «-Hamdoullah. Ça va. Ils essaient de la faire marcher maintenant. Tu sais, avec le déambulateur » (Faïza GUENE, 2014 : 273).

L'utilisation de ces emprunts à l'arabe est perçue dans le roman comme un véritable et important marqueur de l'identité culturelle des beurs, or, l'utilisation des différents procédés linguistiques est considérée comme l'une des caractéristiques du roman beur au féminin, donc c'est cette diversité linguistique « *qui fait la force du récit de Faïza Guène, qui atteint [...] une plus grande maturité dans ce mouvement alternatif entre une langue à l'autre.* » (Najib REDOUANE, Yvette BÉNAYOUN-SZMIDT, 2012 : 240) Il faut ajouter aussi que « *c'est l'écriture du mélange des langues, voilà ce qui caractérise l'écriture de Faïza Guène.* » (Najib REDOUANE, Yvette BÉNAYOUN-SZMIDT, 2012 : 242).

Donc, cette diversité linguistique des beurs, qui se manifeste dans leur langage et leur parlure quotidienne et qui donne une couleur locale au texte, est l'un des piliers de leur identité dont ils sont fiers car

Au plan global, comme au sein de chaque société, personne ne devrait se sentir bafoué, dévalorisé, raillé, «diabolisé», au point d'être contraint de dissimuler honteusement sa religion, ou sa couleur, ou sa langue, ou son nom, ou n'importe quel élément constitutif de son identité, pour pouvoir vivre au milieu des autres. (Amin MAALOUF, 1998 : 142)

Il va de soi que cette diversité linguistique n'est que le reflet de l'idée que défend l'écrivaine, c'est celle qui concerne l'interculturalité, donc «*L'objectif de leur insertion est d'illustrer une problématique de l'universalité de la culture -précisément les mouvements d'emprunts.* » (Abdellah MEMMES, 1992 : 210)

2- De l'ironie au service du discours idéologique

Outre la déviance linguistique que l'écrivaine a utilisée pour mettre l'accent sur les phénomènes sociaux comme la consommation de la drogue ou l'évocation de quelques aspects culturels des beurs, elle a eu recours aussi à l'ironie comme procédé artistique à travers l'usage de la moquerie comme technique de l'humour qui permet de critiquer et de mettre en dérision quelques tares de la banlieue ainsi que le démantèlement de certains stéréotypes liés au vécu des immigrés.

D'emblée, il est nécessaire de définir l'ironie, elle est, selon Larousse, une figure de rhétorique par laquelle on dit le contraire de ce qu'on veut faire entendre, de surcroît, elle :

Est la plus connue et la plus typée de figures de pensée. L'ironie la plus élémentaire et qui donne L'impulsion à toutes les autres formes consiste à faire semblant de louer ce qu'on veut blâmer, exprimer ses intentions par antiphrase, en disant l'inverse de ce qu'on veut laisser entendre. Par extension on

applique la notion d'ironie à toute forme de moquerie froide et analytique, aux sarcasmes énoncés sur un ton impassible et faussement détaché. (Henri SUHAMY, 1981 :151)

En effet, en nous appuyant sur cette citation, nous pouvons dire que derrière l'utilisation de l'ironie, il y a toute une intentionnalité de l'écrivaine, autrement dit, elle se sert de l'ironie comme étant un pouvoir esthétique pour transmettre des messages, des visions et des points de vue sur tout ce qui concerne la vie des immigrés dans le pays d'accueil et que l'usage ordinaire de la langue n'aide pas à les évoquer car : « *Seul le mot et ses résonnances où l'on perçoit humour et dérision permettent non seulement d'échapper à toute forme de censure mais d'ouvrir à la revendication des espaces, ceux de la créativité et de l'esthétique où il est difficile, au nom de l'Art de museler les messages.* » (Najib REDOUANE, Yvette BENAYOUN-SZMIDT, 2012 :347)

C'est ainsi que l'écrivaine critique acerbement la tradition et la mentalité des maghrébins qui encouragent, incitent et même obligent leurs filles à se marier dans un âge précoce et assument la responsabilité d'un couple sous prétexte qu'elles ont les qualités corporelles et physiques nécessaires pour fonder une famille et avoir des enfants, c'est-à-dire que l'écrivaine récuse l'idée qui réduit le rôle de la femme à la fonction physique et notamment celle de la procréation :

La femme étant constituée comme une entité négative, définie seulement par défaut, ses vertus elles-mêmes ne peuvent s'affirmer que dans une double négation, comme vice nié ou surmonté, ou comme moindre mal. Tout le travail de socialisation tend, en conséquence, à lui imposer des limites, qui toutes concernent le corps, ainsi défini comme sacré [...] c'est ainsi que la jeune femme Kabyle intériorisait les principes fondamentaux de l'art de vivre féminin, de la bonne tenue, inséparablement corporelle et morale, en apprenant à revêtir et à porter les différents états successifs, petite fille, vierge nubile, épouse, mère de famille[...] Autant par mimétisme inconscient que par obéissance expresse. (Pierre BOURDIEU, 1998 : 45)

L'écrivaine use de la moquerie et de la dérision pour dénoncer cette mentalité qui domine jusqu'à nos jours les sociétés maghrébines, ainsi, elle va mettre en dérision la personnalité de Rachid et celles des vieilles femmes qui, lors d'une fête au Maroc, osent le proposer à Yasmina, la maman de Doria, pour qu'il soit le futur époux de cette dernière :

— Tu sais, Yasmina, ta fille devient une femme, il faudrait que tu penses à lui trouver un garçon de bonne famille. Tu connais Rachid ? Le jeune homme qui fait de la soudure.....

Bandes de vieilles connes. Moi, je le connais celui-là ! Tout le monde l'appelle « Rachid l'âne bête ». Même les petits de six ans le mettent à l'amende et se foutent de sa gueule. En plus, il lui manque quatre dents, il sait même pas lire, il louche et il sent la pisse. Là-bas, il suffit que tu aies deux petites excroissances sur la poitrine en guise de seins, que tu saches te taire quand on te le demande, faire cuire du pain c'est bon, t'es bonne à marier (Faïza GUENE, 2004 : 21-22)

En effet, à partir de cette citation, nous sommes en droit de dire que l'écrivaine nous présente l'image de la femme chez les maghrébins qui adoptent encore des idées tribales qui la marginalisent et qui la considèrent comme une personne dépourvue de sa personnalité :

Dominée, infériorisée, réifiée, la femme devient l'ennemi de l'homme [...] Dans cette atmosphère de ségrégation, la jeune fille doit s'habituer à l'anéantissement de sa personnalité, à la négation de son identité en supportant les brimades et les propos vexatoires des membres masculins et même féminins

en vue d'obtenir sa soumission et de lui faire accepter son infériorité. (Abdelhak SERHANE, 1995 : 83-84)

Dans le deuxième roman, l'écrivaine se sert aussi du ton ironique afin de mettre l'accent sur tout ce qui occupe son esprit, soit pour critiquer ou dénoncer quelques phénomènes sociaux sur lesquels il faut mettre une réflexion. Parmi les sujets que l'écrivaine traite en utilisant la dérision, c'est le problème de l'intégration. Lorsque le narrateur rend visite à son cousin Miloud qui habite dans un quartier parisien issu d'un milieu social aisé, ce dernier organise une fête de dance dans la maison où il vit avec une femme française qui subventionne ses dépenses. Lorsque tout le monde commence à danser, le narrateur refuse d'y participer car il ne sait pas danser et que cette danse ne fait pas partie de son identité culturelle, toutefois sous l'incitation de tout le monde, il essaie de faire comme eux mais vainement, c'est là qu'une fille commence à se moquer de lui : « *J'avais à peine commencé à me secouer qu'une fille m'a regardé en gloussant. Une petite blonde avec plusieurs centimètres de racine noire. Elle m'a dit : « Oh là là ! On dirait une chèvre malade ! »* » (Faïza GUENE, 2014 : 199)

Le fait de renoncer à la dance constitue un refus de l'un des constituants de la culture française, donc le narrateur décide d'abandonner la dance définitivement : « *j'abandonne la dance définitivement* » (Faïza GUENE, 2014 : 200), ce qui n'est qu'une réaction contre la moquerie et le mépris exercés sur lui, ainsi il faut « *insister sur le fait qu'il n'a jamais été facile pour un Arabe – d'adhérer pleinement, sans arrière-pensée, sans remords, sans déchirement, à la culture de l'occident.* » (Amin MAALOUF, 2009, 92). Dans le même contexte, il convient de dire que cette humiliation subie par le narrateur procure chez lui un sentiment de tiraillement et de perte d'identité « *ou d'aculturalisme (ni Français ni arabe) dans le champ culturel.* » (Michel LARONDE, 1993 : 145)

En guise de conclusion, nous pouvons dire que le langage revêt une grande importance concernant la création romanesque des écrivains beurs, il leur permet d'évoquer les différents sujets même ceux qui sont tabous dans les sociétés musulmanes et maghrébines.

Les procédés esthétiques prennent une dimension pragmatique, ils deviennent un moyen fiable pour que les beurs puissent exprimer leurs soucis et préoccupations qui rongent leur esprit.

En effet, les beurs ont toujours recours à cette variété linguistique qui caractérise leur texte littéraire en mêlant langue littéraire et langue vernaculaire, ils créent une sorte d'identité linguistique propre à eux comme une sorte de réaction contre le tiraillement identitaire ressenti dans les pays d'accueil, donc le langage beur ce n'est qu'est manifestation psychique et un besoin culturel et spirituel pour l'affirmation de leur existence identitaire dans les pays d'accueil la chose que l'on trouve se traduire dans leur création romanesque .

BIBLIOGRAPHIE

Corpus étudiés

Faïza GUÈNE, «Un homme, ça ne pleure pas », Paris, Fayard, 2014.

Faïza GUÈNE, kiffe kiffe demain .Paris, Achette Littératures, 2004.

Ouvrages théoriques, critiques et généraux.

www.univ-bejaia.dz/leu

<https://www.asjp.cerist.dz/en/PresentationRevue/618>

©Tous droits réservés

DISCOURS ET ENONCIATION : L'ESTHETIQUE AU CONFLUENT DE L'IDEOLOGIQUE DANS LE ROMAN BEUR

- Abdallah MEMMES, signifiante et interculturalité, Rabat, Editions Okad, 1992.
- Abdelhak SERHAN, L'amour circoncis, Casablanca, EDDIF, 1995.
- Albert Memmi, L'individu face à ses dépendances, Paris, Vuibert, 2005.
- Amin MAALOUF, Le dérèglement du monde, Paris, Grasset & Fasquelle, 2009.
- Amin MAALOUF, Les identités meurtrières, Paris, Grasset & Fasquelle, 1998.
- Christine ALBERT, *L'immigration dans le roman francophone contemporain*, Paris, Karthala, 2005.
- Émile BENVENISTE, problèmes de linguistique générale, 1, Paris, Editions Gallimard, 1966.
- Émile BENVENISTE, problèmes de linguistique générale, 2, Paris, Gallimard, 1974.
- Henri SUHAMY, les figures de styles, Paris, presses universitaires de France, 1981.
- Michel LARONDE, Autour du roman beur : Immigration et Identité, Paris, l'Harmattan, 1993.
- Najib REDOUANE, Yvette BENAYOUN-SZMIDT, « Qu'en est-il de la littérature «beur» au féminin ? » Paris, L'Harmattan, 2012.
- Pierre BOURDIEU, La domination masculine, Paris, Editions du seuil, 1998.
- Roland BARTHES, Le Degré zéro de l'écriture, Paris, Éditions du seuil, 1953, et 1972 .